Le nouvel Observateur

La crise sociale

Mise à jour 10h27

ArcelorMittal: Florange ne veut plus entendre parler de promesses

Créé le 29-09-2012 à 11h47 - Mis à jour le 30-09-2012 à 07h58

Par Louis Morice

Après la visite d'Arnaud Montebourg, entre colère et espoir, la cité ouvrière de Moselle attend l'annonce officielle de la fermeture de ses hauts fourneaux. Reportage.

Mots-clés : emploi, sidérurgie, hauts-fourneaux, aciérie, maire, ARCELOR, Mittal

Le taux de chômage dans la région se situe entre trois et cinq points au-dessus de la moyenne nationale. Près de 15% à Florange qui compte plus de 900 demandeurs d'emploi. (L. M. - N.O.)

Beaucoup de promesses ont été faites à Florange depuis l'arrêt des deux hauts fourneaux d'ArcelorMittal voici maintenant 14 mois. Du coup, "promesse" est devenu le mot à ne plus prononcer dans cette ville de 12.000 habitants. Alors bien sûr, la visite d'Arnaud Montebourg les a déçus. Bien sûr, ils attendaient des annonces plus positives, plus claires, de la part du ministre du Redressement productif. Mais les Florangeois lui savent gré de la franchise de son discours. "Il annonce un bras de fer : on sera avec lui. Il ne faut pas se tromper : notre ennemi, ce n'est pas Montebourg, c'est Mittal", estime Bader, conducteur de train chez Arcelor depuis 2005.

SUR LE MÊME SUJET

» Les hauts-fourneaux de Florange bientôt cédés à un repreneur ?

» Montebourg promet une loi sur la reprise d'usines avant 3 mois

» Montebourg à Florange : le "bras de fer commence"

Les ouvriers de Moselle gardent l'espoir chevillé au corps. Ils continueront même à espérer après la prochaine étape de lundi 1er octobre, celle du comité central d'entreprise où doit être annoncée la fermeture de la filière chaude qui emploie 570 des 3.200 salariés d'Arcelor. "Dès l'annonce, Montebourg va chercher un repreneur. Il va donner mandat à tous les ambassadeurs français dans le monde pour prospecter. Si au bout il n'y a rien, c'est vrai que ce sera la déception", précise Bader.

"L'usine a été pressée comme un citron"

Dans le petit centre-ville, le ton est plus pessimiste qu'aux portes de l'usine. L'idée d'un repreneur providentiel pour les hauts fourneaux laisse sceptique, même pour un euro symbolique. "Entre ce que Montebourg a dit où rien, c'est pareil. Qui reprendrait un truc pareil ? Qui va investir là-dedans ? Ca a été pressé comme un citron, il n'y a plus que les pépins", tonne Marcel, retraité d'Arcelor. Un avis que n'est pas loin de partager Philippe Tarillon, le maire PS de Florange : "Lakshmi Mittal fait des coups financiers mais n'investit pas dans l'outil. Arrivé au bout, il ferme". La résignation n'est pourtant pas au rendez-vous : "Le texte sur la cession des sites rentables est prêt. Il doit être voté de toute urgence. Le bras de fer, c'est courageux mais la loi aiderait certainement".

Personne ici n'envisage un fonctionnement isolé des hauts fourneaux, d'autant que Lakshmi Mittal souhaite aussi conserver la cokerie qui les alimente pour son usine de Dunkerque. Un repreneur devrait se fournir ailleurs. "Et puis, il aurait qui comme client ? Mittal ne va quand même pas acheter à la concurrence !", ironise le vieux Marcel. Philippe Tarillon, lui, rappelle que le rapport Faure, commandé par le gouvernement, montre que le site est viable en l'état : "La force de Florange, c'est justement l'usine intégrée".

"Tout le monde est à bout"

Quatorze mois de fermeture des hauts fourneaux, quatorze mois de chômage partiel, c'est long. "Tout le monde est à bout", prévient Bader à la sortie de l'usine. Une semaine de travail suivie d'une semaine de chômage partiel avec un maintien de salaire à 93%. "Certains pensent qu'on ne devrait pas se plaindre mais avec 7% et les primes en moins, ça fait au minimum 150 euros en moins. Et cette somme, c'est la quatrième semaine des courses du mois", explique un de ses collègues. "Allez voir une banque pour faire un emprunt et dites que vous travaillez chez Mittal : ils vont rigoler", ajoute une autre.

La fin d'Arcelor reste pourtant inimaginable pour les Florangeois : le travail ici, c'est la métallurgie. Les autres employeurs ? Des sous-traitants, avec tout ce qui tourne autour de Mittal, de la maintenance au transport. Le maire a une explication : "Mittal a largement développé l'externalisation car le statut Arcelor est protégé. Les autres lui mettent à disposition une main d'œuvre plus souple". Et dans toutes les entreprises du coin, les dégâts se font déjà sentir. D'autant que des restructurations, Florange en a déjà beaucoup connu.

"Des années pour construire ce que Mittal détruit en une minute"

Le taux de chômage dans la région se situe entre trois et cinq points au-dessus de la moyenne nationale. Près de 15% à Florange qui compte déjà plus de 900 demandeurs d'emploi. Philippe Tarillon a pris les devants. Plus de 1.400 nouveaux emplois ont été créés dans la vallée, dans la sous-traitance automobile notamment. "Mais il nous faut des années pour construire ça. Mittal, lui, en une minute, il en détruit autant !", se désole le maire.

Aujourd'hui à Florange, à l'image de Jean qui scrute les photos prises lors de la visite de Montebourg, tout le monde épluche le "Républicain lorrain" à la recherche d'une connaissance : "C'est dingue, on ne me voit même pas et pourtant, j'y étais", s'amuse le retraité. Ici, tout le monde a un proche qui travaille directement ou indirectement pour ArcelorMittal. Et depuis quatorze mois, les emplois externalisés subissent eux aussi l'arrêt de hauts fourneaux. Tahar s'occupe des expéditions chez Gepor. Cette filiale emploie 500 personnes et survit grâce au chômage partiel. Depuis trois mois, il n'y a plus qu'une équipe sur deux en activité. "Et c'est l'Etat qui paie la différence alors que Mittal a touché des subventions pendant des années", grogne le jeune homme, le nez plongé dans le journal.

"Les de Wendel, eux, agissaient en industriels"

Roberta constate elle aussi les retombées négatives de la politique de Mittal dans la sous-traitance. Cette mère de famille de cinquante ans travaille pour Onet, une société de nettoyage employée par Mittal. Elle dit sa chance d'avoir un enfant de 14 ans, une situation qui la protège un peu dans ce boulot payé 1.130 euros net par mois : "Maintenant, même chez nous il y a trop de personnes. Ils cherchent la petite bête pour en faire partir. L'esprit d'équipe, c'est fini : tout le monde stresse".

L'esprit "métallo" qui régnait sur la ville manque à cette femme dont le père travaillait pour les de Wendel, la famille propriétaire de la sidérurgie à l'époque. Le temps du patron plus entrepreneur que financier, un temps qu'évoque aussi le maire de la ville : "On pouvait dire ce qu'on voulait des de Wendel mais eux agissaient en industriels et ils vivaient là. Aujourd'hui, le management local n'a plus la main. Avec l'internationalisation des grandes entreprises, nous subissons l'éloignement des centres de décision", estime Philippe Tarillon.

"C'est quand même pas Mittal qui va diriger la France"

Au Celtic Café, à l'ombre du clocher de l'église de Florange, le patron s'emporte contre un manque d'engagement de la population : "Quand Montebourg est venu, toute la région aurait dû être là. Quand on discute, tout le monde soutient mais soutenir et participer, ce n'est pas la même chose. Les gens deviennent égoïstes. Ils ne bougent plus que si ça les touchent directement".

Sa plus grande crainte est que Florange se transforme en cité dortoir. Plus de 20.000 habitants des environs traversent déjà la frontière pour travailler au Luxembourg, dans les banques ou les commerces. Alors quand le ministre du Redressement productif dit qu'il n'est pas sûr de réussir, le cafetier le voudrait plus offensif : "Il ne faut pas se laisser faire. Ce n'est quand même pas Mittal qui va diriger la France !"

Du haut de ses 74 ans, Alphonse trotte tranquillement dans les rues de la ville avec une confiance qui ne l'a jamais quitté. Le vieil homme en est certain, si Mittal ne lâche rien, les métallos ne se laisseront pas faire. Lui a commencé la mine à quatorze ans, il a été de tous les combats : "La sidérurgie, c'est une sacré mentalité. Ce sont eux qui ont fait les révolutions". Florange ne veut plus de promesses mais défend son trésor : l'espoir : "Même si l'avenir n'est pas mirobolant, on espère alors ça va".